

ROYAL BAKING POWDER



Absolument pure. Poudre faite avec la crème de tartre de raisin pur.

DETAILS

SUR LES TROUBLES RECENTS AUX ILES SAMOA.

Les Proclamations.

Le bombardement.

L'attitude des Allemands.

Presse Associée.

Après Samoa, 21 mars, par voie de San Francisco, Californie, 27 mars... Une grande excitation a régné ces jours derniers dans les îles Samoa.

Après son arrivée sur le croiseur Philadelphia l'amiral Kautz a employé deux jours à des enquêtes, puis il a convoqué les consuls et les plus anciens officiers des navires de guerre à une conférence.

Après la suite de cette conférence l'amiral Kautz a lancé une proclamation dans laquelle il déclarait que le gouvernement provisoire de Mataafa n'avait pas d'existence légale d'après le traité de Berlin.

En outre, l'amiral ordonnait à Mataafa et à ses partisans de regagner tranquillement leurs habitations et de respecter les clauses du traité.

Le retour des gens chassés de leurs maisons était ordonné et il était annoncé que les forces navales seraient employées contre tous ceux qui méconnaîtraient les droits des gens pacifiques.

L'autorité du juge-président était confirmée par la proclamation, que l'amiral terminait en disant qu'il ne croyait pas que l'occasion d'employer les forces militaires pût se présenter.

La lecture en a été écoutée en silence et aucune réponse n'a été faite. Mataafa et ses chefs se sont retirés tranquillement dans la partie ouest de la municipalité, et on a cru qu'ils se disposaient à obéir à l'ordre de rentrer dans leurs foyers.

Mais le consul d'Allemagne a lancé une contre-proclamation en langue native, et l'a fait distribuer aux partisans de Mataafa.

NOTICE A TOUS LES NATIFS DE SAMOA.

Dans la proclamation de l'amiral américain datée du 11 mars, il est dit que les trois consuls des

puissances signataires du traité de Berlin, ainsi que les trois commandants de navires de guerre, ont décidé unanimement de ne plus reconnaître le gouvernement provisoire de Mataafa et de treize chefs.

Par la présente je vous ferai savoir que cette proclamation est entièrement fautive. Je suis le consul général d'Allemagne et je continue à reconnaître le gouvernement provisoire de Samoa jusqu'au reçu d'instructions contraires de mon gouvernement.

Après, 13 mars 1899. ROSE, Consul général d'Allemagne. Le résultat immédiat de cette proclamation a été le retour des rebelles, qui se sont préparés à la guerre, en déclarant qu'ils n'obéiraient pas aux ordres de l'amiral et qu'ils empêcheraient les navires de Malietoa d'apporter ces provisions à Samoa.

Le jour suivant, Apia était cerné par les guerriers de Mataafa. Des détachements du Philadelphia et du Porpoise commandés par les lieutenants Brown et Cave ont été aussitôt débarqués pour protéger les navires loyaux.

Le mardi, Mataafa n'ayant pas paru, le lieutenant Miller, du navire-amiral Philadelphia, a été envoyé pour lui remettre l'ultimatum. L'officier n'a pas été reçu par le chef. Il a remis son message et s'est retiré.

La perspective était sombre, et des soldats d'infanterie de marine américains et anglais furent débarqués pour protéger les consuls.

Les hostilités ont commencé dans l'après-midi de mardi, quand six hommes de Malietoa ont été pris par des partisans de Mataafa et enfermés au quartier général.

Dans la matinée du mercredi, notification a été donnée que si aucune réponse n'était arrivée à une heure de l'après-midi le Philadelphia ferait feu d'un de ses gros canons, et que trois autres projectiles seraient envoyés de minute en minute.

Comme ses chefs, il se fiait à la proclamation du consul allemand, d'autant plus qu'on disait vaguement que l'Allemagne les soutiendrait, que c'était la plus grande nation de la terre, une nation invincible dans la guerre, et que l'Amérique et la Grande-Bretagne n'oseraient jamais engager une lutte avec elle.

Des coups de canon d'avertissement ont été tirés et les résidents américains et anglais ont été conduits à bord des navires de leurs pays respectifs.

Les étrangers d'autres nationalités se sont réfugiés à bord de voiliers se trouvant dans le port. Cent soixante-quinze hommes ont été débarqués, et à la requête de l'amiral Kautz le capitaine Sturdy, du Porpoise, en a assumé le commandement.

Des chirurgiens ont été envoyés de chaque navire et Miles McCoy et Forth, missionnaires, se sont offerts comme ambulanciers. La population native entière s'est réfugiée dans les lignes américaines.

Dès le débarquement des troupes le Philadelphia a ouvert le feu en envoyant un projectile dans le voisinage d'Apia. Le Royalist a lancé aussitôt des obus de six pouces. Le Porpoise, qui s'était éloigné d'environ deux milles, a bombardé le village de Vaiusu où, supposait-on, se trouvaient de nombreux rebelles.

L'église de ce village a été démolie par un obus et la maison du gérant de la plantation allemande a été endommagée.

Tous les environs d'Apia étaient bombardés avant la nuit, quand le feu a cessé.

Un obus du Philadelphia tiré à une hauteur de 2,500 yards a malheureusement éclaté à 1,100 yards et a démolie une dépendance du consulat américain, et endommagé la véranda et la résidence.

Un des matelots américains a été blessé à la jambe par un éclat. Vers le soir, les rebelles ont attaqué les Anglais se trouvant à

GAIL BORDEN EAGLE BRAND CONDENSED MILK. N°1 pas d'égal comme nourriture d'enfants. INFANT HEALTH. Cuvés gratuitement.

L'hôtel Tivoli. Deux cent trente natifs se sont précipités sur le détachement. Trois matelots anglais ont été tués et un autre blessé.

Les pertes des natifs ne sont pas connues. A la requête du commandant anglais un canon Maxim a été envoyé du Philadelphia au consulat d'Angleterre, avec quelques hommes pour le manœuvrer.

Le jour suivant trois cents partisans de Malietoa ont été remis en possession de leurs fusils. Le village de Vailala a été brûlé, afin d'empêcher les rebelles de trop s'approcher du consulat.

Le navire de guerre allemand Falke se disposait à quitter le port, en mission secrète, mais l'amiral a donné à son capitaine l'ordre de rester où il se trouvait et de se tenir prêt à secourir ses nationaux.

Le calme s'est rétabli dans la journée du jeudi. Vers le soir, les Américains ont tiré sur un groupe de partisans de Mataafa, mais ils n'en ont tué aucun.

Dans la matinée du vendredi, deux cents rebelles se sont avancés jusqu'à trente yards du consulat. Les marins ont lutté splendidement et les ont repoussés.

Un matelot américain a été tué et deux matelots anglais ont été blessés aux deux jambes.

Le général major Cutcliffe, de l'armée anglaise, a donné son concours à la direction des opérations au consulat.

L'irritation est grande contre les Allemands ici. Ils sont accusés d'espionnage et d'envoi d'informations aux insurgés.

Le combat de nuit est une nouveauté dans les méthodes des natifs de Samoa, et tout indique que les Allemands le leur ont appris.

Un nommé Marquet, qui exerçait les natifs, a été arrêté. Il a été envoyé au Falke, après que le commandant allemand se fut engagé à ne pas le laisser aller à terre.

Un métais nommé Taylor a été arrêté comme espion; il est aux fers à bord du Porpoise.

H. J. Moore, un Américain, est consigné à son magasin. On le soupçonne de sympathie envers Mataafa.

La tranquillité a régné samedi et dimanche.

Une mine a été placée sous l'hôtel Tivoli, au cas où il serait nécessaire de la faire sauter. Deux fusées lancées de la côte sont le signal de le bombarder.

Dimanche, des natifs partis en fourrageurs ont attaqué un groupe de partisans de Mataafa. Ils ont tué huit et blessé une vingtaine.

Durant plusieurs jours, le navire de guerre allemand Falke s'est constamment tenu dans la voie des autres bâtiments, de façon à gêner le feu des navires anglais.

Finalement, l'amiral Kautz lui a donné l'ordre de se déplacer et de jeter l'ancre à l'intérieur de la baie.

Le 23 mars, Tanamufili Malietoa a été couronné roi de Samoa à Muliau. Les représentants des Etats-Unis et de l'Angleterre ont assisté à la cérémonie.

Le cortège a traversé Apia précédé de la musique du croiseur américain Philadelphia. Les officiers allemands ont brillé par leur absence.

Protestations contre les accusations portées par le général Rogot.

Paris, France, 7 avril.—Les journaux sont remplis de démentis et

d'explications émanant d'individus accusés par le général Rogot.

Le juge d'instruction Bertulus demande à être confronté avec le général devant la cour de cassation.

En attendant il a officiellement demandé par lettre à M. Mazeau, président de la cour de cassation, et à M. Manau, procureur général, une enquête sur sa vie privée et la façon dont il a rempli ses fonctions de magistrat.

Il propose de présenter à la cour de cassation des témoins pour corroborer ses déclarations au sujet du défunt lieutenant-colonel Henry et autres.

Il déclare que les allégations du général Rogot à son égard sont absolument fausses.

M. Reinach a écrit une lettre semblable, dans laquelle il demande d'être confronté avec le général Rogot.

L'Exposition Universelle de 1900 à Paris.

Il existe depuis longtemps en France une législation spéciale et éminemment protectrice en faveur des diverses manifestations de la propriété industrielle admise dans les expositions publiques organisées dans ce pays.

Les lois temporaires des 2 mai 1855 et 3 avril 1867, faites à l'occasion des expositions universelles de Paris de 1855 et de 1867, contiennent, à cet égard, des dispositions qui ont été reprises et complétées dans la loi permanente du 23 mai 1868 dont le texte est ci-joint.

En adhérant à l'article 11 de la convention du 23 mars 1883 pour la protection internationale de la propriété industrielle le gouvernement français s'est, d'ailleurs, engagé diplomatiquement à prendre des mesures de cette nature chaque fois qu'une exposition internationale officielle ou officiellement reconnue sera organisée sur son territoire.

Depuis cette époque, l'administration française s'est constamment attachée à procurer une protection plus complète et plus efficace aux diverses manifestations de la propriété industrielle admises dans les expositions publiques.

Elle a, dans ce but, promulgué, le 30 octobre 1888, une loi spéciale relative aux produits admis à l'exposition de 1889 et elle compte déposer prochainement au Parlement un projet de loi encore plus détaillé et plus explicite, à l'occasion de l'Exposition de 1900.

Cette loi sera à la fois très libérale et très protectrice. Elle suspendra, notamment, en faveur des objets figurant à l'Exposition, diverses causes de déchéance du droit de propriété industrielle que les attendraient, en temps ordinaire, par exemple la déchéance pour cause de non exploitation en France.

Loi du 23 mai 1868.

Article 1er.—Tout Français ou étranger, auteur soit d'une découverte ou invention susceptible d'être brevetée aux termes de la loi du 7 juillet 1844, soit d'un dessin de fabrique qui doit être déposé conformément à la loi du 18 mars 1860, ou ses ayants droit, peuvent, s'ils sont admis dans une exposition publique autorisée par l'administration, se faire délivrer par le Préfet ou le Sous-Préfet, dans le Département ou l'Arrondissement duquel cette exposition

est ouverte, un certificat descriptif de l'objet déposé.

Article 2.—Ce certificat assure à celui qui l'obtient les mêmes droits que lui conférerait un brevet d'invention ou un dépôt légal de dessin de fabrique, à dater du jour de l'admission jusqu'à la fin du troisième mois qui suivra la clôture de l'exposition, sans préjudice du brevet que l'exposant peut prendre ou du dépôt qu'il peut opérer avant l'expiration de ce terme.

Article 3.—La demande de ce certificat doit être faite dans le premier mois, au plus tard, de l'ouverture de l'exposition.

Elle est adressée à la préfecture ou à la sous-préfecture et accompagnée d'une description exacte de l'objet à garantir, et, s'il y a lieu, d'un plan ou d'un dessin du dit objet.

Les demandes ainsi que les décisions prises par le Préfet ou le Sous-Préfet sont inscrites sur un registre spécial qui est ultérieurement transmis au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics et communiquées, sans frais, à toute réquisition. La délivrance du certificat est gratuite.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an: \$6.00. 6 mois: \$3.00. 3 mois: \$1.50.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris:

\$15.00. Un an: \$7.50. 6 mois: \$3.80. 3 mois: \$1.90.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00. Un an: \$1.50. 6 mois: \$1.00. 4 mois: \$0.75.

Pour le Mexique, le Canada et l'Europe, port compris:

\$4.00. Un an: \$2.00. 6 mois: \$1.25. 4 mois: \$0.80.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition, étant comprise dans notre édition quotidienne, ne se vend pas séparément. Les personnes qui veulent s'y abonner avant d'adresser aux marchands:

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

WOOD, SCHNEIDAU & Co

315 Rue Carondelet.

CHARBON En Gros et en détail,

Par Chemin de Fer et par Bateau.

Téléphones: Bureau 576, Dépôt, 982

Dépôt au pied de la rue Race.

Nous fournissons aux familles et au Commerce.

23 oct-6 m-dim mar jeu

C. LAZARD & CO., L'rd. LES ANCIENS ET POPULAIRES MARCHANDS DE VETEMENTS CONFECTIONNES, d'Articles de toilette et de Chapeaux. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Canal et North Peters.

D. MERCIER'S SONS. Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales. Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants. Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche. Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux blocs de la rue du Canal, 2me District. nov-92-1 an-mer. jeu dim

W. G. TEBALD, 217 Rue Royale. Cette élégante Berceuse faite par le fameux Heywood & Wakefield Co. du plus beau rotin pour: \$1.50.

FRANTZ BROS & CO., 129 RUE BOURBON - - - NOUVELLE-ORLEANS. EXPERTS EN HORLOGERIE. Toutes sortes de Bijoux fabriqués et réparés. Montres, Pendules, Bijouterie, Argenterie, etc. Médailles Religieuses et Chapeteles en or et en argent. Livres de Prières en français et en anglais.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Mamz'elle MIOUZIC

GEORGES PRADEL.

DEUXIEME PARTIE.

MADAME VICTOIRE.

IV Suite.

La nuit n'arrête pas la vie du travail à Londres. C'est la nuit que la Tamise, semblable en cela aux fleuves de l'Amérique

et de l'Afrique que les Italiens et les nègres ont appelé "des pontes qui marchent". C'est la nuit surtout, que la Tamise est utilisée pour le transport des câbles, du sable, du foin, du charbon, alors que le service des mouches est suspendu et rend plus libre la navigation du fleuve.

Pendant la nuit, des chalands, de lourds bateaux chargés, profitent du jusant, — car la marée se fait sentir jusqu'en amont de la grande ville, — pour descendre le grand cours d'eau et traverser la foule de mâts qui encombre le port de Londres et les docks.

En cette nuit noire, pluvieuse, et par l'intense brouillard qui avait favorisé la fuite d'Alme et de Colette, silencieusement, plusieurs bateaux se conduisant au moyen de longues gaffes descendant lentement la rivière.

Lui, nommé le "Stag", — autrement dit "Le Cerf", — par ironie sans doute, vu qu'il ne se manœuvrait et ne se trainait qu'avec une lourdeur pénible, était chargé, bien au delà de son plat bord, d'énormes meules de foin.

Le patron se nommait Owen Telford, et il avait été bien choisi, car malgré un nombre indéfini de pintes d'ale et de porter, ses gros yeux jouissaient d'une vue de véritable nyctalope, et il savait débrouiller et manœuvrer son vieux "Stag" au milieu de

l'encombrement le plus compliqué du cours du fleuve, et par les nuits les plus épaisses.

Seulement, pour s'éclaircir la vue, ainsi qu'il le disait lui-même, par les brouillards les plus opaques, il s'adjugeait quelques pintes de supplément.

Autrement, — il avait coutume de répéter, — je n'aurais pas ma jauge.

La veille, le patron du "Stag" avait été embauché par un jeune homme nommé Henry Jonson, le fils d'un gros fermier possédant une importante ferme à l'entrée de la Tamise, à Pombouche même, sur le bord de la côte.

Harry pouvait avoir vingt-cinq ans, c'était l'aîné de la famille, un grand garçon, large d'épaules, blond et rosé, un peu timide, comme une jeune fille.

Oh! il connaissait bien le père Owen. Tous les ans, à la même époque, il se rendait à Reading, bien au-dessus de Londres, et là, après avoir acheté sa provision de foin, il savait bien rencontrer le père Owen, à l'auberge du Héron Couronné, si le patron se trouvait libre.

Et Owen Telford tapait dans la main d'Harry, demandait des nouvelles des vieux, et l'on fraternisait le verre en main, ce qui ne faisait guère l'affaire du jeune Jonson, car après une pinte, deux au plus, il devenait maigris vaivais. Mais le patron trinquait contre le verre vide et ne

s'arrêtait pas en sa beuverie.

— Mauvais temps, mon gars, — avait dit le patron, — mais avec quatre ou cinq pintes de supplément ça marchera tout de même.

Alors, on avait longuement diné, tandis que les marchands de foin chargeaient et arrimaient le "Stag", et puis, la nuit venue on partait pour descendre le cours de la Tamise, traverser la grande ville et atteindre au matin, à l'aube naissante, Herne Bay, un tout petit port situé sur la rive droite, à l'entrée de l'estuaire du grand fleuve.

La d'énormes charrettes attendaient conduites par Carl Jonson, le père, et ses valets de ferme.

Carl Jonson était un bel homme de cinquante-cinq ans, droit comme un junc, encore fort, tel un chêne, qui embrassait son fils sur les deux joues et donnait une solide poignée de main à Owen Telford.

Cela fait, il offrait une politesse. — Owen Telford, vous prendrez bien... Et toujours le patron refusait. Il avait juste le temps de proférer un petit vapeur qui remonta le "Stag" jusqu'à Londres même.

Ce jour là, par cette aube triste et grise, tandis que la pluie continuait à tomber, Carl Jonson pressait le déchargement du "Stag".

— Il va être mouillé notre foin, garçon... C'est de la mauvaise besogne.

Harry avait fait cependant tout ce qu'il avait pu. Les bottes étaient bien servies, recouvertes en grande partie par des prélaris goudronnés.

— N'importe, — répétait le père Jonson en secouant la tête, — il y aura du déchet, sans compter que le foin mouillé aitsu... Le feu est trop à craindre. Allons!... Dépêchons!...

Et les gars de se presser. Déjà une lourde charrette était chargée et reprenait le chemin de la ferme, quand un valet, armé d'une fourche, qui était monté au sommet des bottes, pour continuer le déchargement, laissa échapper un long cri de terreur.

Et il dégringolait, la fourche en main, avec une vitesse vertigineuse, en répétant: — Maître Jonson!... maître Jonson!... Il y a un cadavre étendu sur le foin... un cadavre de femme!...

— Tu es fou! — répliqua Carl Jonson. Et comme le valet, un nommé Smat, refusait de remonter, en proie qu'il était à une violente terreur, Harry grimpa lui-même, et cria du haut de l'amorcelement des bottes: — Ouf! père, Smat a raison! C'est le corps d'une femme!... Elle est blessée, elle est couverte

de sang. Au bout d'un instant, il ajouta même: — Elle est morte!... Elle est toute glacée!...

Comment se trouvait-elle là? Une malheureuse qui s'était jetée de l'un des ponts, sans doute, une désespérée de la vie qui s'était suicidée....

D'autres valets, plus courageux que Smat, montaient sur le tas de foin, accourant à l'aide d'Harry, et le corps de l'inconnue était descendu sur le quai même.

Le visage était méconnaissable, déformé complètement par d'effroyables et sanglantes déchirures.

Carl Jonson l'examinait lentement, et une immense pitié se lisait sur sa face loyale. — Pauvre créature!... comme elle a dû souffrir pour en arriver là!...

— Mais, père — fit Harry, — ce n'est peut-être pas un suicide, mais le résultat d'un crime... Voyez donc... les vêtements de cette femme sont souillés et misérables, elle est vraie, mais combien ses mains sont élégantes et fines... A l'annulaire de sa main gauche, je vois un jonc d'or, une alliance, et une bague armoriée!... Non! père!... J'ai tout lieu de croire que nous nous trouvons en présence d'un crime.

— Tu as peut-être raison, garçon... Mais en ce cas, il faut faire notre déclaration à la justice. Puis, comme si un doute surgissait soudainement dans son esprit, il s'approcha du corps étendu sur ses ballots de foin et plaça sa main étendue sur le poitrine. Et aussitôt il lui échappa une exclamation de surprise: — Mais, elle n'est pas morte! Elle n'est pas morte!... Je suis certain!... Le cœur bat, bien faiblement, il est vrai, mais il bat encore!...

Aussitôt on portait le corps avec bien des précautions, à l'auberge toute proche, et là, un médecin appelé en hâte constatait effectivement un reste d'existence bien faible, bien ténu, mais qui permettait, avec de prompt secours, une certaine espérance.

Mais songer à donner les soins nécessaires à cette malheureuse sans connaissance à Herne Bay, c'était absolument impossible. Le patron Owen Telford allait...

— Seulement, — conduisit le père, — il est plus que probable qu'elle mourra durant le trajet. Elle a perdu énormément de sang... De plus, les secours sont physiques et morales... Entendez-vous? Elle est évanouie, elle ne souffre pas, au moins... c'est toujours ça.

Harry avait écouté ce lo